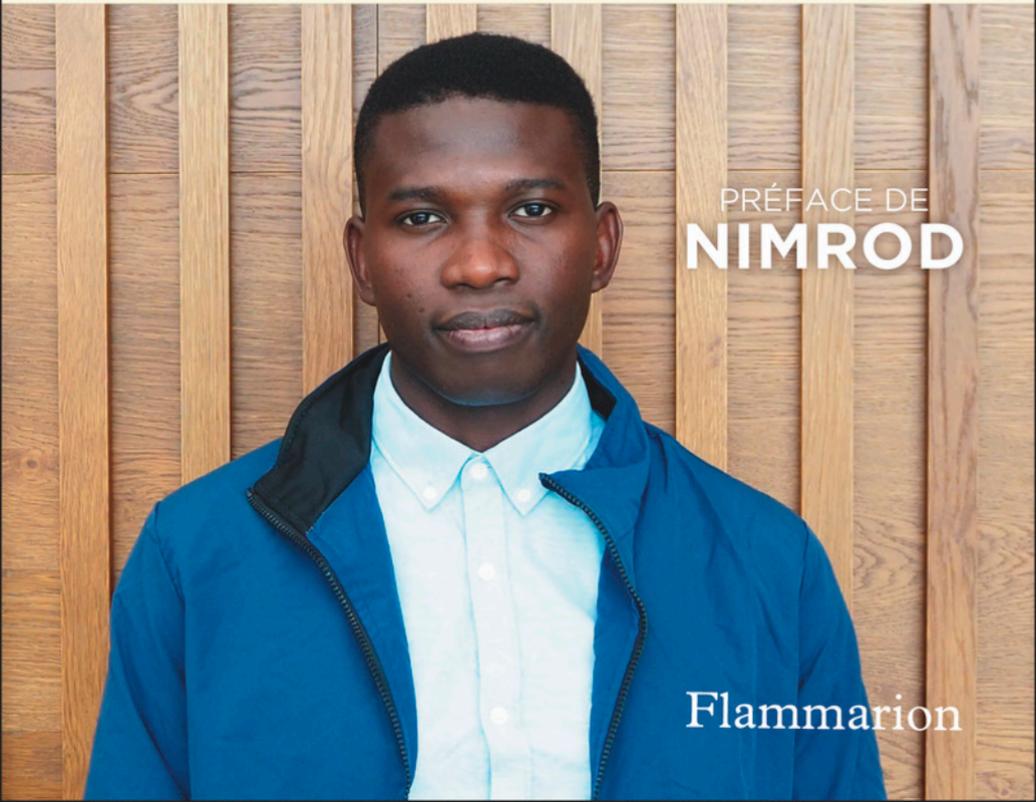


*Falmarès*  
Catalogue  
d'un exilé

poésie

A portrait of a young Black man with short hair, wearing a light blue collared shirt and a dark blue jacket. He is looking directly at the camera with a neutral expression. The background consists of vertical wooden slats.

PRÉFACE DE  
**NIMROD**

Flammarion



# Catalogue d'un exilé

DU MÊME AUTEUR

*Soulagements*, Éditions Les Mandarines, 2018.

*Soulagements 2, Tropiques printaniers*, Éditions Les  
Mandarines, 2020.

*Lettres griotiques*, Éditions Les Mandarines, 2021.

*Syli ô Guinée*, Éditions Yigui, 2023.

Falmarès

# Catalogue d'un exilé

Flammarion

© Flammarion, 2023.  
ISBN : 978-2-0802-9114-1

## Préface

«... o départ o berceuse o village ! »  
« Exil ! Je songe au parfum je songe à toute chose  
Et l'arbre dans la bibliothèque  
Faisant la liste des choses imaginaires  
Était semblable à une prière muette »

Falmarès, « 9 rue des Halles », IV.

Le *Catalogue d'un exilé* agrège des boucles rythmiques propres à la kora, instrument phare de la musique mandingue. Elle possède le don unique d'égrener douceur et nostalgie, qui sont plus que des sentiments : elles inventent en nous des sons et lieux prodigieux. Le « Roman villageois », poème situé à la médiane du *Catalogue d'un exilé*, les énonce :

*La femme noire est encor très brave  
Et ronde et volupté  
Et bonne comme une étoile métaverse  
Prenant son départ o départ o berceuse o village !*

On voit le cercle, on entend sa « rondeur », et parfois la nécessité de le qualifier oblige à juxtaposer un

## *Catalogue d'un exilé*

adjectif et un nom (« Et ronde et volupté »), qui fait tout le charme du style de Falmarès. Mais comment faire le catalogue de ces considérations sonores ? C'est quasi impossible. Le poète, cet exilé épris de sa lyre et de ses arpèges, est à la fois le sujet et l'objet d'un inventaire que définit, non sans justesse, le poème qui donne son titre au recueil :

*Je pars  
À la tombée du jour  
D'une rupture avec la mer  
Et la terre et le ciel*

*Toutes les eaux de mon corps  
Couvrent mon chemin  
Comme un destin trop jeune sur le soleil.*

Ce corps qui sue abondamment traduit un devenir qui se solde toujours par des pertes concrètes – par des gains aussi : nous le verrons à la fin de ces pages. Falmarès se dénombre donc lui-même. Il émane de son geste une sensation d'abstraction et de chiffres, tant il est vrai que *Catalogue d'un exilé* nous renvoie à la géométrie pure – ou plutôt, la géométrie des orbes musicaux.

La beauté du « Prenant son départ o départ o berceuse o village ! » en atteste. L'émotion qui nous submerge bondit de boucle en boucle : elle décrit des anneaux qui se déploient à rebours. Avancer, c'est ne jamais partir, c'est ne jamais filer droit devant, mais danser dans sa propre sphère. Aussi Falmarès ne surmonte-t-il pas *o* – cet accélérateur lyrique – de l'accent circonflexe.

## Préface

Tout se passe comme s'il l'abandonnait à sa courbure, alors même qu'à la différence de Rimbaud, *o* désignerait ici la couleur du rond : il essaime comme une liesse nocturne. Les correspondances rimbaldiennes deviennent alors un brin arbitraires. Celles de Falmarès, aussi, puisque le *Catalogue d'un l'exilé* commence par une affirmation paradoxale : « Je ne suis pas Migrant. » Et il s'en explique : « Je suis un enfant de tous les pays. » Nous voilà repropulsés au cœur de l'univers, seul lieu qui importe au vivre et au poème. Le son est universel.

Falmarès n'a jamais quitté la Guinée ; il navigue dans sa propre orbite. Et pourtant, du haut de ses vingt et un ans, il n'a pas toujours pensé cela ni ne s'est imaginé en poète. Avant « les routes surréalistes de [ses] rêves », avant d'accoster en Italie, la planète Falmarès était celle d'un écolier du pays soussou :

*J'ai découvert ton soir d'un soir d'exil  
Dire que c'est l'aisance  
Quand je suis arrivé dans la vallée de Bolzano  
L'aède en moi était encor méconnu  
Ô l'Italie !*

C'est la France qui le fait poète – la Bretagne, plus précisément, ce pays incomparable pour ce jeune de dix-sept ans qui y débarque en 2017 à la suite de mille imbroglios administratifs. Falmarès a une expérience terrible à raconter et les ateliers d'écriture l'accueillent, dont celui de la grande poète Marilyse Leroux. Plus tard (ou en même temps), un couple remarquable, Joëlle et Armel Mandart, des éditeurs de théâtre, n'hésite pas à publier ce « poète à langue d'oiseau »,

## *Catalogue d'un exilé*

ce « Réfugié poétique », ce « poème-sans-papiers », ce « poème-migrant », et le voilà révélé au monde où il a vu le jour, la grande planète griotique :

*Je suis ce poète à langue d'oiseau  
Fils d'Afrique lointaine  
Petit-fils de griot et de paysans  
Et descendant premier de Césaire et Senghor.*

Telle est la généalogie hauturière qui permet à cet adolescent de revivre : le poème sera son destin, car la Guinée est la terre des griots, ces experts de la poésie sphérique et océanique, qui ont été formés à l'école de la louange et la fabrique des grandes fresques historiques. Un grand espoir s'élève dans l'âme de celui qui va bientôt se réinventer sous le nom de Falmarès. Mais oui, il avait été quelqu'un, il avait été lui aussi cette note dans la boucle musicale et prosodique. Son mutisme se brise, sa douleur et cette expérience de survivant qui se coltine la mort en permanence.

Traverser l'Afrique à pied quand on a quinze ans en partant de Conakry pour rejoindre la France, un périple qui transite par le Mali et la Libye – odieux port d'embarquement pour les côtes italiennes –, c'est se damner à vie. L'enfer n'est certainement pas dans le grand poème du non moins grand Dante Alighieri. La Libye et la Méditerranée l'incarnent avec force horreurs.

Erri De Luca fait précéder son prodigieux *Aller simple* – épopée et digne et exemplaire de ceux qui traversent la *mare nostra* – d'une « Note de géographie » surprenante :

## Préface

*Les côtes de la Méditerranée se divisent en deux,  
de départ et d'arrivée, mais sans parité :  
plages et nuits de montées à bord, plus que de  
descentes,  
moins de vies touchent Italie, plus embarquèrent.  
Pour déséquilibre l'infortune, et nous une partie d'elle.  
Et pourtant Italie est un mot ouvert, plein d'air.*

Citons le dernier vers dans le texte original :

*Eppure Italia è una parola aperta, piena d'aria.*

Ce vers est un tressage de « e » et de « a » : *Italia, aria*, quel accueil, et quel amour ! La poésie aère l'âme de Falmarès. Elle métamorphose l'*aller simple*, car elle lui offre cet asile unique où le ressouvenir devient possible. Les morts de la traversée, ceux des prisons libyennes, ainsi que l'enfance qui le revisite par le visage de sa mère bien-aimée – décédée depuis onze ans –, visage qui le renvoie à celui de son père et à ceux des amis d'infortune, en Italie tout comme en France, et singulièrement en Bretagne, sont un panorama qui reçoit enfin son tombeau.

Dans « Je pars », un poème de 2021, Falmarès dévoile à peine les raisons qui l'ont fait quitter son pays – ou plutôt, il le confesse en ces termes : « Partant sans oublier sans chemin ni retour » (*in* « Sécheresse »). Le titre d'un autre poème le complète assez bien : « Une nuit en pays étranger ». Oui, juste une nuit : sa durée défie le temps. C'est la définition la plus juste qu'on puisse donner d'un exilé : il est cet homme ou cette femme qui ne se remettra jamais d'avoir quitté le pays

## *Catalogue d'un exilé*

natal, pays de *la haute enfance et de l'innocence*. L'exil, quel qu'il soit, est l'épreuve de la nostalgie. Une fois de plus Senghor rattrape Falmarès, à l'image du grand poème du Sénégalais : « Le retour de l'enfant prodige ». Le jeune Guinéen écrit : « Me voilà en fils mandingue des terres lointaines/Fils prodigue et capitaine premier de ma race/Me voilà en pays lointain et debout/Malgré... » Plus loin, il ajoute : « Douceur,/ C'était l'alphabet de la maison. » Ce vers est extrait de « Feuilles de vacances », dernier poème du recueil ; l'exilé y apparaît sous le signe d'heureuses métamorphoses. Cependant, dans « Je pars », Falmarès se contente de cet aveu pudique :

*Je pars à la recherche de l'âge nouveau,  
De la chaleur paysanne et de l'élan psalmodique  
Pour abroger l'inabrogeable pacte  
Triste pacte du pays des merveilles.*

Rimbaud est dans ces lignes (y compris son célèbre « On ne part pas »), un Rimbaud qui ne rêve ni d'or ni de conquête. L'« âge nouveau » du jeune poète renverrait plutôt à Baudelaire. Une seule chose importe pour Falmarès : reconquérir le rêve, l'innocence et l'enfance. Cette marche de plusieurs milliers de kilomètres l'a vieilli considérablement. C'est pour cela qu'il avance à rebours, multipliant ces sauts arrière de « l'élan psalmodique », car « l'inabrogeable pacte » avec le pays d'enfance lui révèle que sa conquête onirique est impossible. Pour autant, il n'y renonce pas : l'innocence et l'enfance se gagnent, on le sait, en des terres inconnues.

## Préface

Quand on arpente les routes brûlantes d'Afrique, une forme d'endurance (bien décrite par T. E. Lawrence et tous les grands explorateurs du désert) fait délirer le corps. L'océan de sable est incendiaire. À juste titre, l'islam, le judaïsme et le christianisme ont inventé le paradis pour nous en consoler. L'épreuve de la soif et de la faim permet à Falmarès de se réinventer par ses poèmes, car aucun traumatisme ne résiste à l'âme qui chante. Le jeune Guinéen chante comme un traumatisé majuscule.

Non seulement il deviendra chanteur, mais aussi derviche danseur. Au milieu de son corps s'érige à présent une toupie. Falmarès tourne autour matin et soir. Il a beau se réclamer de Rimbaud, de Senghor et de Césaire, c'est une pléiade de poètes français qui traversent ses poèmes, et tout particulièrement Saint-John Perse. C'est à peine s'il le nomme, lui qui est si prodigue en reconnaissance. L'auteur des *Éloges*, cet insulaire natif de Guadeloupe, s'impose à lui par sa justesse de griot qui sait construire avec une science inouïe la laisse poétique en faisant d'elle une ritournelle princière et des aubades et des extases. Comme lui, il a le goût des mots rares et précieux, le goût des formules désuètes. Ce faisant, Falmarès intègre aussi dans ses poèmes Paul Éluard et Jacques Prévert, Louis Aragon et Cesare Pavese, Guillaume Apollinaire et Léon-Gontran Damas, ainsi que mille autres emprunts aussi allusifs que les arpegges de la kora. D'où le fait que Senghor soit son vrai dieu, le poteau central de ses vrilles rhapsodiques. Le poète sénégalais lui offre la somptuosité de la geste griotique agrémentée d'expressions telles que :

## *Catalogue d'un exilé*

« mère, sois bénie », « ma couleur n'est pas classique », « ô mon amie, tu reviendras, tu reviendras... », « soyez bénis, mes pères », « Femme noire <sup>1</sup> », « Joal, je me souviens », « L'absente », etc. Falmarès en est un captif de choix. Il est le petit frère qui se rend compte qu'un aîné prodigieux lui a balisé le chemin. Il peut maintenant embrasser son grand compatriote Keïta Fodéba <sup>2</sup>. Poète officiel du dictateur Sékou Touré, créateur des Ballets africains qui fut en son temps un ambassadeur exemplaire de la musique et de la culture guinéennes dans le monde, Keïta Fodéba deviendra un délateur zélé du régime. Dans l'atmosphère paranoïaque de l'époque, il fera fusiller nombre de Guinéens avant d'être fusillé lui-même. Sa poésie et ses œuvres sont cependant inestimables. Falmarès le cite avec raison. Mais c'est Rimbaud qui lui permet le décentrement géographique et identitaire le plus conséquent, comme on peut le vérifier ici dans « Berck » – oui, Berck-Plage, dans le Pas-de-Calais, qu'il revisite au mois de mai 2022 comme pour se souvenir d'avoir réchappé aux flots où tant de candidats pour Londres ont péri :

*L'horizon nous berce lentement dans son miroir  
monotone*

---

1. Et cette sublime réécriture d'un vers non moins célèbre de Senghor : « Ô royaume nord de ta couleur qui est naissance », *in* « Je te chante ô femme ».

2. *Je me demande,*

*Est-ce un chant ou une danse ?*

*Est-ce une diphtongue du joyeux Fodéba ?*

*in* « Conakry sous la pluie et le soleil ».

## Préface

*Un poème s'écrit sur le sable errant  
Ce poème qui est drame migratoire  
Ce poème qui est  
Comme le chant d'un marin breton en Méditerranée.*

Dans ces vers empreints de gratitude, on y lit sa métamorphose. Ce sont des vers de « pèlerinage ». Aussi la définition qu'il se donne à lui-même nous émeut-elle :

*Je suis une bibliothèque publique  
Où germe le poème des continents.*

Et il ajoute aussitôt :

*Je suis le poème des saisons  
À double souvenir d'enfance.*

Ce « double », en plus de signifier « deux », souligne la réinvention de son identité. Elle est tout entière comprise dans la fabrique solitaire de soi. La solitude est la définition même du *Catalogue d'un exilé*. Son auteur, « Réfugié poétique », nous y surprend avec une rare force et une rare vérité. Il est une « bibliothèque publique », car nombre de ses poèmes ont été écrits à la médiathèque de Nantes et celles de quelques autres villes bretonnes. De plus, Falmarès substitue Nantes à son village, il le célèbre avec des accents propres au « Joal » de Senghor. D'un mot, Falmarès enchante sa solitude, tant il est vrai que le poème procure toujours à son auteur la « chaleur nombreuse de poussins », comme l'écrit Senghor dans « À l'appel de la race de Saba<sup>3</sup> ».

---

3. Falmarès cite tel quel ce titre dans son poème « Terre mère...! ».

## *Catalogue d'un exilé*

Sa solitude atteint des proportions insondables : « Que la vie est cruelle en nous forçant/À vivre chaque jour. » Plus loin, nous lisons : « Je mourrai mortel/Comme les feuilles d'automne/Ni chair ni sang. » Ajoutons cette « Prière » pour sa mère : « Dieu ! O Seigneur Dieu si cher à mon être/Accepte-la dans ton palais céleste/Et fais qu'elle goûte au vin paradisiaque/Que tu offres à tes célèbres convives ! » Immortel ex-voto !

Cette jeune personne est un maître de vie : il s'en rendra compte l'âge venu. Dans « Europe », il donne ce conseil aux jeunes Africains de son âge :

*Le chemin de l'Europe est long  
Semblable à un singulier destin  
[...]  
Apprends dans ton chemin si sinueux  
Apprends des gens et de tes trébuchements  
Apprends comme passent le soir  
Les esprits dans les escaliers de la maison*

Pour l'heure, il peuple sa solitude de poèmes et d'un « essaim de mercis », pour reprendre la sémillante formule de Saint-John Perse – le dieu du poème qui fait jeu égal avec Senghor.

Sa solitude est remplie de gratitude envers son enfance et ceux qui ont été engloutis par la Méditerranée. Tout survivant dit merci, un merci qui est un viatique.

Le 19 décembre 2021, Falmarès écrira :

*Que la jeunesse est rude et belle ;  
La vieillesse est un cahier d'écolier.*

## Préface

Voilà que surgit un humour profond et insolite au dernier vers ! Pour écrire, il faut être un peu vieux et en même temps avoir à sa portée un cahier où s'appliquer comme... un écolier. Et dans un autre poème, il confie : « Des poèmes d'écolier écrits dans un cahier d'écolier. » Détrompons-le : ils sont davantage que ce qu'il en dit. Quoi qu'il en soit, l'enfant qui entreprend d'écrire a déjà anticipé les années qu'il vivra. L'écriture se joue entre anticipation et rétention – elle est la vélocité qui cueille au vol les idées et aussitôt les couche sur la page. C'est comme si, footballistiquement, elle était en même temps un attaquant et un gardien de but.

C'est quand Falmarès est très sérieux, notamment dans « Solitude ô solitude », que surviennent des notations drôles et farcesques. Après avoir déclaré : « Je suis le seul roi de ma solitude » puis « J'écoute ma solitude à poings fermés », il nous fait aussi entendre ceci :

*Et si au crépuscule le destin de mon isolement  
Capte les vibrations urbi et orbi  
Et si dès l'aube  
Il fait crier la savane à dromadaire  
Au point de célébrer l'ère*

Plus loin, il en rajoute :

*Je suis le seul roi de ma solitude.  
Mon dessein est scellé au tronc du manguier  
À feuillage de tignasses  
Et ma jonction avec le verbe  
Est au point culminant des chimères.*

Faire rimer « dromadaire » et « ère » a de quoi faire sourire, car c'est inattendu et percutant. Quant à « Et

## *Catalogue d'un exilé*

ma jonction avec le verbe/Est au point culminant des chimères », on rit nerveusement et irrésistiblement d'une juxtaposition pourtant poignante.

Le jeune Guinéen fête ses vingt et un ans. Il a autant d'expériences qu'un vieillard. Cette « synthèse » des deux âges opposés devrait susciter notre indulgence envers les premières pages du *Catalogue d'un exilé*. Hormis la dédicace au regretté Joseph Ponthus (ainsi que l'épigraphe où nous lisons un magnifique fragment de René Descartes), Falmarès se cite lui-même en épigraphe à trois reprises. Ce geste est exemplaire de son jeune âge. Nombre de poèmes ont une épigraphe signée de lui (parfois rédigée en anglais, en italien et en soussou), sans compter que l'épigraphe a elle-même son poème. De loin en loin, Falmarès leur dédie une page, et aussitôt le silence reflue – sa blancheur de répons et de pause. Gardons-nous donc de les considérer comme d'inutiles surcharges. Comme tout écrivain, Falmarès écrit pour se persuader que la grâce a la faculté de lui ôter le poids du monde et la pesanteur de sa vie. À dire vrai, nul n'est plus apte que lui pour accoucher d'une parole oraculeuse. Sa conscience en est pleine.

Le poème l'a bouleversé sans retour. Comment n'en extrairait-il pas des maximes ? Il rend hommage à la phrase qui l'éblouit chez les auteurs qu'il admire. Aussi me touche-t-il sans réserve. Sa posture bouleverse l'adolescent que j'ai été, là-bas, dans ce royaume de poussière tchadien où tous les artistes se débrouillent sans médiathèques et sans guides : leurs pas, leur regard en sont orphelins. À vingt ans, j'étais incapable d'écrire : « Je pars à la recherche de l'âge nouveau. » Seuls ceux

## Préface

qui sont nés avec la littérature le peuvent. Rimbaud nous séduit justement parce qu'il est un garçon-livre. Il avait pompé tout Baudelaire, tout Verlaine et tout Hugo. Il avait pompé bien des pans de la littérature latine. C'est la raison pour laquelle Falmarès multiple des poèmes intitulés « poétique du verbe », « Ce qui est écrit sur la porte », « J'aime le poème », « Le refuge poétique », « Poème pour M<sup>l</sup>Balia », « Éloge ô poésie », etc. Il écrit son art poétique, et les sentences gravées en tête de ses poèmes sont pour lui des auto-encouragements. On n'est digne de sa lyre qu'à la condition, note-t-il, d'être « cordophone ». En forgeant ses propres mots d'ordre, Falmarès veut toucher au cœur du poème, à défaut d'échafauder des théories. Aussi ses formules hésitent-elles, qui lui font échapper à la pose.

« Solitude ô solitude II », qui est un sonnet non rimé et non métré, s'ouvre ainsi :

*Seul dans ma chambre trop nette – Ô solitude,  
quel nom !  
Vivre de l'espoir et de souvenirs – Ô gîter !  
Le goût des quatre coins du mur comme la laie  
La force d'aplomb charme de l'être.*

Nos sentiments décuplent avec son avant-dernier tercet :

*À présent je suis le fils premier, le témoin  
Je suis la beauté de mon isolement – Ô pensée !  
Laissez-moi sangloter en silence.*

On entend la surface étale de l'océan, cruel tombeau.

## *Catalogue d'un exilé*

À dire vrai, chez Falmarès la douleur ne nous assomme jamais. Son lyrisme est un baume salvateur. Ses poèmes datés de décembre 2021 à août 2022 – qui totalisent plus de deux cents pages – nous en convainquent. Ils sont nimbés de lumière et de pardon. L'impossible migrant, le chercheur d'espérance a rencontré l'amour. Non que celui-ci lui ait fait défaut dans la traversée du Sahara – et même dans les geôles libyennes. Il prend le temps de tirer la « leçon » de cette période qu'il nomme « Voyage au bout de la nuit » – un intitulé célèbre, s'il en est. Mais c'est dans « Voyage infernal » qu'il synthétise son parcours :

*Ami, dans ce voyage,*

*Ce n'est pas le départ qui tue  
Ni le désert infernal  
Ni même la solitude des êtres  
chers*

*Ami, dans ce voyage, je dis*

*Ce n'est pas les djihadistes qui  
tuent  
Ni les terroristes noirs  
Ni les passants ni les passeurs  
Ni même les forces spéciales*

Et voici sa conclusion :

*Ami, dans ce voyage,*

*C'est le rêve d'un monde imaginaire qui tue.*

L'espérance est retoquée. Elle nous tue avec la sûreté d'un fanatique ; point n'est besoin de stigmatiser les

## Préface

religions. En un sens, la phrase de Falmarès est une admirable réponse à l'*Aller simple* d'Erri De Luca.

Le migrant qui atteint les côtes italiennes ne se reconstruit que s'il rencontre l'amour, ce chant aux arpegges libérateurs. Mais l'amour tel qu'en témoigne Falmarès dans son ultime poème, « Feuilles de vacances », est une somme de beauté en hommage à la femme, la mère nourricière et céleste. Enfin s'accomplissent *l'exilé* et son *catalogue*. Un *gain* fabuleux en découle : s'autoriser le bonheur. Une fois de plus, Senghor inspire Falmarès. À l'exemple de « Femmes de France » ou « Épîtres à la Princesse » (respectivement dédiés à Mademoiselle Jacqueline Cahour et la Marquise Joséphine Daniel de Betteville), Falmarès dédie le sien à Mme Juliette Lemonnier. Ce poème consacre sa renaissance. Tous nos problèmes sont solubles dans l'amour, affirment les moralistes, et l'exilé qui le rencontre est sauvé de son passé et du présent récriminateur. C'est tellement vrai dans le cas du jeune Guinéen. Il rend les armes, ne se dit plus ni migrant ni griot, deux formules qui traduisent malgré tout la défiance. Il est poète sous le regard et dans le château de Mme Juliette Lemonnier, à Saumur, et cela suffit. « Je suis un palmipède joyeux/, renchérit-il, Comme Homère et ma chère mer en intimité. » Phrase magnifique et étrange. Est-ce une citation d'*Homère est morte* d'Hélène Cixous ? C'est possible : notons la transformation qu'il lui fait subir.

Parmi les derniers poèmes du *Catalogue d'un exilé*, « Ode à mon pays » est bouleversant d'amour et de générosité. De même « La belle Parisienne ». Coule en eux le bonheur – comme ici, dans ce distique :

## *Catalogue d'un exilé*

*O toi fils de la terre et des cieux  
Fils de la mère en merveille*

Le chant ne se préoccupe plus que de lui-même – « sans pourquoi », comme la rose d'Angelus Silesius. Pour la dernière fois, Falmarès nous fait entendre sa « Dictée de l'école primaire ».

Quand nous écrivons du haut de notre grand âge et notre grand savoir, daignons nous souvenir du conseil du « maître d'école » de Falmarès : « Prenez garde aux feuilles de mangues mûres. » Et si je devais d'un mot résumer *Catalogue d'un exilé*, je le proclamerais superbe ! Une superbe ni virile ni tapageuse, mais juste digne de l'enfant qui dépose sur ces « grandes lèvres tatouées [...] l'alphabet de [s]es désirs<sup>4</sup> ».

NIMROD

Ailly-sur-Noye, le 10 novembre 2022

---

4. La citation sans coupes est : « Tes lèvres – tes grandes lèvres tatouées à l'alphabet de mes désirs », *in* « Saison d'enfance ».

*Je dédie ce recueil de poèmes à mon très cher  
et vénérable grand frère Joseph Ponthus,  
poète et auteur du célèbre roman  
À la ligne. Feuilles d'usine,  
aux Éditions de la Table ronde*



« Il peut paraître étonnant que les pensées profondes se rencontrent plutôt dans les écrits des poètes que dans ceux des philosophes. La raison en est que les poètes ont écrit sous l'empire de l'enthousiasme et de la force de l'imagination. Il y a en nous des semences de science, comme en un silex (des semences de feu) :  
les philosophes les extraient par raison ;  
les poètes les arrachent par imagination :  
elles brillent alors davantage. »

DESCARTES, Olympiques, *Œuvres philosophiques*, I.

« Tout écrivain est un exilé »

« La poésie commence par le silence »

« Je suis mort,  
Je suis mort dans le désert du Sahara  
et aujourd'hui tout le temps qui me reste à vivre  
est une seconde chance »

FALMARÈS



## Prologue

Il est tout à fait possible de comprendre le poème non pas d'un point de vue du poète... ou d'un point de vue rationnel, mais d'un point de vue émotionnel. Pourquoi ? D'abord, le poème ne relève pas de la raison, ensuite les procédés utilisés par le poète, c'est-à-dire sa métaphore, relèvent de son regard sur les choses, ce qui laisse libre cours à notre imagination. Surtout le poème n'est pas juste l'expression des sentiments mais aussi un outil d'apprentissage, un moyen de résistance, un moyen de survie. En somme une façon de vivre, une façon de voir les choses. Sous cet angle la poésie devient une nécessité et devient naturellement la métaphore de la condition de vie humaine.

Ce présent recueil de poèmes, que j'expose aux lecteurs francophones d'ici et d'ailleurs et à tous les lecteurs de tous les horizons si un jour il est traduit dans d'autres langues, est cette mémoire d'un enfant exilé. Un enfant qui a sa vie entre le quotidien et la vie lyrique. Un enfant qui a quitté ses terres dans des circonstances difficiles. Mais dans l'enfant que nous sommes tous, il y a la musique de la contradiction, de